

## Walkyrie à main nues

*Patrick de Maria*

*May 18, 2007*

A Marseille, pour clore la saison, une « Walküre » dépouillée, avec une distribution exceptionnelle, un chef qui conduit l'orchestre sur la voix de l'héroïsme. Et un public conquis.

Les intentions de Charles Roubaud, sont claires ; dépouiller Wagner de tous ses oripeaux wagnériens. Disparaissent alors tous les accessoires qui encombrant l'une des œuvres lyriques la plus codées qui soit. Donc plus d'épée, plus de lance, plus d'armures... Mais tout est là, omniprésent, inscrit au moyen des projections vidéo imaginées par Gilles Papain. Sur chaque pans de décors, l'épée se démultiplie, le printemps entre brutalement dans le cœur des amants, la lance de Wotan est une immense ligne rouge et verticale, la Walkyrie entraînée dans une course à cheval effrénée. Seul élément de décor horizontal, le rocher du dernier acte qu'une ultime projection embrasera. L'effet est d'une simplicité saisissante, prélude de ce que sera le « Crépuscule des dieux ». Katia Dufлот, dessine des costumes sobres, en teintes sable et claires. Seule concession, semble-il, à l'imagerie wagnérienne, l'armure des Walkyrie est suggérée par l'épure élégante d'un justaucorps stylisé en façon de spencer décolleté, que rehaussent deux gants montés jusqu'aux épaules.

### Vide signifiant

Privée de tout accessoire, là où un coup d'épée se transforme en coup de poing, les acteurs se retrouvent, mains nues, noués à l'intensité du drame qui se joue d'eux. La mythologie est réduite à un vide qui devient un tout signifiant. Ce sont alors aux corps seuls, et à la seule musique, qu'il échoit d'exprimer l'élan érotique du frère vers la sœur, l'ironique destin qui réunit les ennemis, la désobéissance à un ordre qui est la réalisation d'un obscur désir, le baiser qui retire à la jeune fille vierge ce qui lui reste de divinité. Expression des sentiments les plus nobles ou plus primitifs : la haine, la passion, la pitié, le devoir... De ce dépouillement, de cette nudité naît une lisibilité, mieux, une transparence. Il nous est donc donné à voir le cœur du drame et de ces acteurs.

Le drame wagnérien est servi ici par un plateau d'une homogénéité totale, luxueuse et impériale. Six rôles pour six chanteurs exceptionnels. Distribution illuminée dès les premiers instants par la Sieglinde de Gabriele Fontana, soprano aux teintes sombres, vraie tragédienne, pantelante d'humanité et de vérité. Le rôle écrasant de Siegmund trouve en Torsten Kerl ce « helden tenor », ténor héroïque, au timbre clair et à l'articulation précise, qui sait encore, malgré la puissance vocale exigée, trouver l'espace d'une faiblesse, d'une faille, qui le rend d'autant plus touchant, lorsqu'il se sent trahi. Artur Korn compose un Hunding qui ne se contente pas de jouer les comparses. La basse est puissante et impose une présence indéniable. D'un mezzo plein de maturité, Sally Burgess campe une Fricka loin de la traditionnelle image de Junon un peu raide. Elle y met toute la noblesse de la femme outragée mais encore amoureuse. Sans doute à deux, dominant-ils par l'importance que Wagner leur accorde dans le drame du Ring. Wotan, « le moins libre de tous les dieux » est incarné par un Albert Dohmen dont la voix basse tellurique sait aussi se faire claire et tendre, homme écartelé entre sa volonté et son amour. Enfin, La Brünnhilde de Janice Baird est l'incarnation même du chant wagnérien, plus Isolde parfois que messagère de la mort, la voix est somptueuse et le jeu dramatique d'une intensité bouleversante.

### Approximations et transcendance

Il reste qu'on peut, à juste titre, demander si une telle partition n'est pas au-dessus des forces de l'Orchestre de l'Opéra de Marseille. Ce n'est pas remettre en cause la qualité de cette formation que de remarquer qu'il y a des œuvres qui la dépassent, tout simplement. Approximation dans les attaques, cuivres souvent sur le fil du rasoir, pour ne pas parler d'un défaut de justesse qui avait déjà été relevé en d'autres occasions. Voilà pourquoi il faut aussi évoquer l'héroïsme de ces musiciens qui, sous la baguette d'acier d'un Friedrich Pleyer autoritaire et sûr, finissent par se transcender pour un dernier acte qu'on eut bien qualifié de miraculeux. Chevauchée impeccable et échevelée qui emporte finalement l'adhésion du public et une ovation méritée.